

Portrait d'un poète en liberté (Une conversation avec Antonio D'Alfonso)

Paul Bélanger

Numéro 109, hiver 2000–2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41540ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

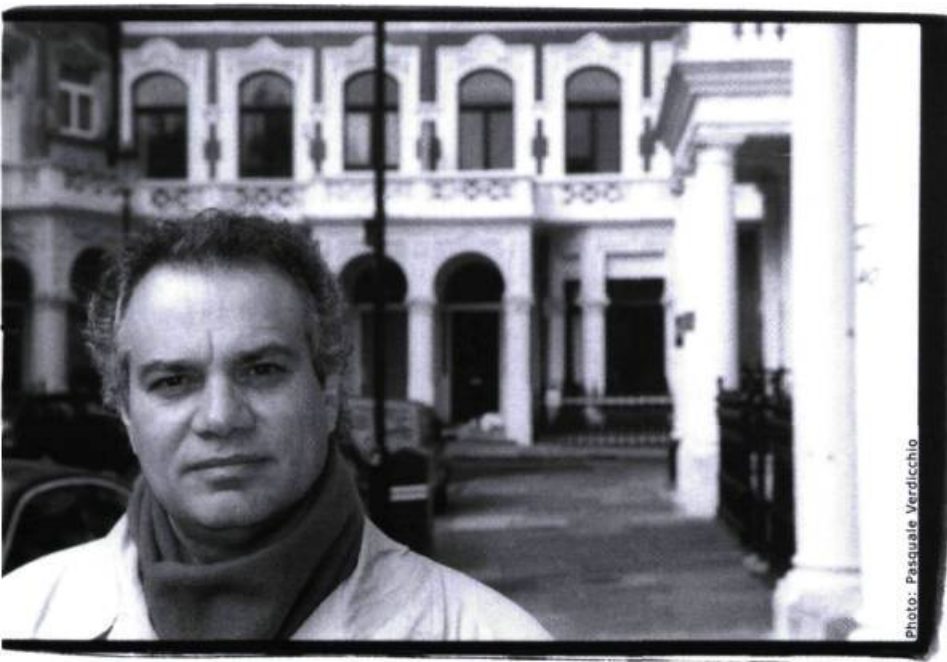
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, P. (2000). Portrait d'un poète en liberté (Une conversation avec Antonio D'Alfonso). *Liaison*, (109), 6–8.

Portrait d'un poète en liberté



(Une conversation
avec Antonio D'Alfonso)

Paul Bélanger

Je connais Antonio D'Alfonso depuis 1987. C'était à Paris, lors d'un voyage de jeunes poètes. Nous avons lu au Marché de la poésie. Des jours intenses, de fête et de découvertes. Nous nous sommes peu vus dans les années qui ont suivi, mais d'une certaine façon je ne perdais pas le contact puisque je lisais le poète. Je lisais également ce qu'il éditait aux Éditions Guernica, maison qu'il a fondé dans les années soixante-dix. Elle était destinée à faire entendre l'italianité canadienne (et québécoise). Cette maison d'édition a été un vent de fraîcheur dans l'édition québécoise, et très vite l'éditeur a trouvé la poésie sur son chemin; en effet, Guernica a toujours fait une place à la poésie depuis sa fondation. Mais qui se souvient des Éditions Guernica, au Québec? Il a déménagé à Toronto, au début des années quatre-vingt-dix (sur quelque malentendu éternel dont ce pays est habité), et depuis il poursuit l'aventure de l'édition en anglais. Il fait une place importante à la traduction et a publié de nombreux poètes et écrivains québécois. Puis, depuis son retour comme poète, à la faveur des publications de ses

recueils aux Éditions du Noroît, nous nous rencontrons deux ou trois fois par année. Nous profitons de ces moments pour partager notre expérience de poète et d'éditeur. Cette fois-ci, toutefois, l'entretien a un caractère plus officiel. J'en profiterai pour refaire le tour de l'homme, car aujourd'hui, c'est du poète que nous parlerons. Mais d'abord, rappelons quelques faits. Antonio D'Alfonso, fils d'immigrants arrivés au Canada dans les années cinquante, à l'instar de milliers d'Italiens de l'après-guerre, a grandi tout près du Café où nous nous rejoignons, coin Pie-IX et Ontario, dans le quartier populaire d'Hochelaga-Maisonneuve. C'est le quartier de son enfance. Toutes ses études, ils les a faites à Montréal. Il a terminé un bac en cinéma à l'université Concordia, dans les années soixante-dix. Très tôt, il a fondé Guernica, sa maison d'édition. En même temps, il publiait ses poèmes dans des revues.

C'est un bel après-midi du mois d'août, alors que la lumière chauffe comme en été tandis qu'elle est déjà sur l'éclipse automnale. L'homme est plongé dans ses souvenirs. Il connaît le coin. À chaque retour, il renoue avec la ville, ses vieux amis, sa famille. Nous parlons de tout et de rien. Nous

arrivons enfin au Café. Nous en sortirons quelques heures plus tard, saoulés de toutes ces paroles échangées. J'avais quand même un plan en tête.

« Aucune poésie ne change le monde », affirme-t-il d'entrée de jeu. Bien sûr, quelqu'un peut être changé par la lecture d'un poème ou d'une œuvre poétique, mais c'est de l'ordre de l'invisible. Du moins, c'est toujours ainsi que j'ai compris la fameuse phrase de Rimbaud. Pour ce qui est du monde contemporain ou de l'histoire, il adopte volontiers le point de vue de Bob Dylan, dont il demeure un admirateur.

Il a en effet toujours suivi le trajet du chanteur-compositeur avec intérêt et passion. Tiens, passion et curiosité seraient de bons repères pour un portrait.

Bob Dylan écrit dans l'une de ses dernières chansons : « times have changed », prenant à contre-pied ses propres mots des années soixante qui sont devenus la phrase éponyme de toute une génération. Du même coup, l'on peut dire qu'il affirme aussi la liberté du poète. C'est-à-dire que là où d'autres verront la contradiction, voire la

du côté d'Ovide plutôt que de Virgile, de Passolini plutôt que du côté de Montale. Et l'on comprend dès lors que le poète ne cherche pas un effet de style, mais tend vers un effort d'authenticité, jusque dans l'expression de sa forme. Comme Pavese, il veut une langue vraie, enracinée dans la vie d'où elle tire sa référence universelle. D'un point de vue d'être humain et de poète, il faut mentionner l'influence de Patrick Straram qu'il connut dans la vingtaine.

Le poète peut porter tous les masques et, à l'instar de Pessoa, regarder le monde comme une scène. La scène humaine, pour tout dire, de la comédie humaine. C'est pourquoi, dans son cheminement poétique, Antonio tend vers la langue non maîtrisée. Il évoquera Godard et Éluard pour donner une image. Certes, l'on peut soutenir le travail du sonnet, mais c'est aller vers le passé. « Ce que je veux, c'est écrire sans compter. Je veux laisser l'écriture maladroite. » Et quoique cela soulève des questions, je peux dire que ce qu'il dit est cohérent avec ce qu'il écrit. Dans ses livres, le poème côtoie l'essai, sans qu'il y ait la frontière convenue des genres. Le poème comme l'essai sont des facettes de l'être humain. Donc, à travers ses masques, il poursuit toujours sa

« [...] Bob Dylan écrit dans l'une de ses dernières chansons : " times have changed ", prenant à contre-pied ses propres mots des années soixante qui sont devenus la phrase éponyme de toute une génération. »



défection, Dylan affirme la liberté de parole du poète, soit d'être au plus près de sa propre vérité intérieure, de sa vérité d'être humain.

Pour Antonio aussi, la poésie est d'abord ce qui puise dans l'humain. Or, depuis quelque temps, il vit et pense le désenchantement. Dans son dernier manuscrit, le poète prétend avoir perdu la foi. Foi dans quoi? dis-je. Foi dans l'ailleurs. Comme si le vide avait gobé le spirituel, et qu'il ne restait à l'être humain qu'un avenir machiniste et sans espoir. Tout de même, dis-je, la voix du poète est cela même qui nous plonge au cœur de l'espoir, même désenchanté. Camus en est un bel exemple, et nous partageons une admiration mutuelle pour cette œuvre forte du vingtième siècle. Seulement, dit-il, l'engagement aujourd'hui ne veut absolument rien dire. On ne parle pas ici de l'engagement du poète ou du citoyen, mais de celui de l'être humain, tout simplement. De même, sur le plan poétique, situe-t-il ses filiations

quête de la vérité. Le poète cherche à rompre avec tout ce qui l'a influencé, avec le formalisme et les Herbes rouges qui ont marqué les années soixante-dix.

L'écriture et la vie sont indissociables. Antonio voit l'expérience de l'art, et de la poésie en ce qui le concerne, comme l'empreinte digitale que laisse quelqu'un sur son passage. L'écriture doit donc répondre de ce lien, de cette exigence et de cette vérité. Que ce soit dans *L'Autre Rivage* ou dans *L'Apostrophe qui me scinde*, l'expérience de l'homme, dans ses dimensions multiples, est présente : l'amour, la solitude, l'espoir, les idées, les rêves, etc. La parole humaine est multiple et impure; au fond, soumise au traitement du temps et de l'histoire.

Le poète veut parler à l'humain, avec la transparence de la langue parlée. Il veut écrire de longs poèmes qui racontent une histoire, et il n'ignore



Photo: Emilia Chiozza

« Le poète sent
profondément une
absence de
langue en lui. »



Photo: Pino Spadafora

pas que le long poème exige une maîtrise de la forme, un traitement de l'histoire ainsi qu'une connaissance de la musique. Cette conception, il l'emprunte à Eliot, un autre poète dont nous partageons le respect. Ces trois niveaux sont rattachés en leur sommet, en quelque sorte. Mais, en même temps, il faut qu'il se dégage une éthique de la vie qui soit à la fois intime et collective. Le poème « Le Portrait d'un peintre comme ogive » (*L'Apostrophe qui me scinde*) représenterait bien cette manière.

Le beau, Paul, c'est qu'on y revient tout le temps, / à tes tableaux aériens, naïfs, confondants. / Troubles. Un critique biaisé dira, un peu fou, / que l'artiste trébuche sur une forme floue, / non maîtrisée. L'erreur est ontologique; / une porte, la sortie par laquelle on entre, statique, / pour retourner là où nous sommes : éclatants. / La commotion ne s'arrête plus qu'au-dedans.

[...] Ne peut-il pas, le poète, tracer ces vers / conceptuels sans que les puristes crient « pervers » ? / La terre se dissout en feu et, grâce / à tes ogives [...], deux mondes opposés se croisent enfin. / Le big bang actualise ce qu'aurait été demain.

Le poète sent profondément une absence de langue en lui. Ce serait le dilemme du poète immigrant : soit qu'il réponde au canon de sa nouvelle culture, soit qu'il reste sans langue, ainsi que le poète canadien Pasquale Verdicchio, dont il a traduit des poèmes pour les Éditions du Noroît. Dans l'introduction à ce livre (*Le Paysage qui bouge*), en effet, il écrit que le poète Verdicchio ne parle pas l'anglais même s'il écrit dans cette langue, mais qu'il n'est pas non plus italien; coupé de ses origines, il ne connaît pas son nouveau terreau. Ce qui laisse le poème dans un état de « cassure », où la langue mal assurée devient un enjeu du poétique. En fait, voilà exprimée l'entrée de l'étranger dans la langue, comme il en est de la poésie. Tout l'effet de provocation est accidentel et n'est pas le résultat d'une intention.

« Il faut casser la modernité. » Retrouver l'humain d'abord. Le poète veut devenir simple, ce qui est un exercice plus compliqué qu'on ne le croit. Comment rejoindre plus de gens? En fait, le fils de l'immigrant découvre, d'un livre à l'autre, une nouvelle façon d'écrire, toujours à l'affût d'une « langue mienne ».

En fait, Antonio rêve qu'il est un poète baroque. Par définition, le baroque s'oppose à la littérature nationale. L'art d'aimer n'est pas si facile; encore faut-il entrer dans la lenteur du poème, qui se fiche bien de l'air du temps. L'homme est conséquent avec lui-même. Il parle publiquement. Il se prononce. Dans « J'accuse », il dénonce le monde du « sans-amour », qui est la mort de l'être humain. Ainsi, le poème est une voix perdue dans la nuit. Il crie.

Le poème est le dernier cri de l'être humain, et c'est chargé de tous ces métaux il entreprend ses métamorphoses. Jusqu'à ressembler à la vie. ●

Paul Bélanger est poète et directeur des Éditions du Noroît. Il vit à Montréal.